

FACÉTIES

RÉVOLUTIONNAIRES.



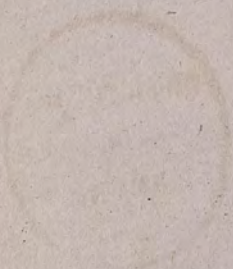
LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



FACTORY

OF THE



THE

FACTORY

29.

LETTRE

DE

MADAME LEBRUN

A

M. DE CALONNE.



1789.

THE NEW YORK

LIBRARY

AL

NEW YORK



1881

L E T T R E
DE MADAME LEBRUN,
A M. DE CALONNE.

Paris, rue de Cléri, ce 31 Mars 1789.

J'AI lu, mon cher amour, l'exemplaire que tu m'as envoyé de ta Lettre au Roi; je suis toujours charmée du papillonnage de ton style; tu es, ma foi, plus ressemblant encore dans tes écrits que dans ton portrait: je n'entends rien, moi, à toutes ces questions de droit public; je te dirai cependant, pour tirer ma comparaison de notre art, que ton ouvrage est comme ces

longues galeries peintes à fresque , où l'imagination du Peintres'exerce toute entière à peu de frais ; il y rassemble tous les objets , on croit les voir , on les touche de l'œil , on distingue la profondeur d'un temple , l'épaisseur d'une forêt , l'élévation des tours , l'immensité de la mer : portez-y la main , c'est une surface plate , tout devient confus en s'approchant ; l'habileté du pinceau & l'illusion du point de vue avoient produit cet enchantement ; ces tours si élevées ont deux pieds de haut , & cette vaste mer est une muraille à quatre pas de vous. Mais vraiment tout le monde ne connoît pas les différentes combinaisons de cet art : tu les possèdes à ravir , mon amour , & tu entends la perspective comme personne. Oh ! la belle chose que la perspective ! Bien des gens te croyoient

superficiel, quand tu étois près de nous, qui maintenant te croient profond, uniquement parce que tu es éloigné : c'est un pur effet de perspective. Tu me diras, car je connois tes scrupules, tu me diras que cet art n'est que celui de tromper. Oui, mais si en trompant on fait plaisir ? Et peut-on servir les hommes sans les tromper ? Nous autres femmes savons bien que penser sur ce point, & quand je te trompois, ne m'aimois-tu pas davantage ? Et quand tu trompois le Roi sur l'état de ses finances, quand tu annonçois la prochaine libération des dettes, peu de momens avant de découvrir aux Notables le monstrueux *déficit*, n'étoit-ce pas pour le mieux ? N'avois-tu pas bien ton dessein ? Ne viens-tu pas de nous dire, dans ta Lettre au Roi, que la France te devra sa

régénération ? Et oui, sans doute, mon cher amour, comme ta ville de Londres doit la magnificence avec laquelle elle a été réédifiée, à celui qui y mit le feu en 1666.

Mais laissons ce bavardage. Sais-tu que tu deviens penseur en Angleterre ? C'est la vapeur du charbon qui te monte à la tête. Quand tu brûlois du bois de rose dans ma cheminée, & que tu allumois ma bougie avec des billets de caisse, ces idées-là ne te fussent point venues. Au reste, moi, j'aime assez les têtes de Rembrand, & ce costume un peu sombre ne fait que mieux ressortir ton aimable légèreté. Comment diable ! c'est que tu deviens même savant ! Tu as singulièrement profité de la lecture de ton Blackstone-Blickstone ; tu y as trouvé

des choses que personne encore ne s'étoit
 avisé d'y voir, comme, par exemple,
 qu'un Prince qui a cent cinquante mille
 hommes fait toujours la loi. Voilà une
 de ces vérités qui ne peuvent être con-
 tredites, voilà un de ces principes fonda-
 mentaux, tirés de la morale universelle,
 qui font honneur à ton esprit & plus à
 ton cœur. Si tous les publicistes ne sont
 pas de ton avis, tu dois avoir pour toi
 tous les caporaux & tous les maréchaux
 des logis ; & si les maximes ne passent pas
 jusques dans nos chaires de droit, elles
 doivent rester éternellement dans le corps-
 de-garde. Oh ! mon cher amour, que tu
 as bien dit cela ! avec cent cinquante mille
 hommes on fait toujours la loi : certaine-
 ment ; mais, comme me disoit aussi l'autre
 jour mon bon ami M. *Francksteinder-*

walden (1) : Point d'argent , point de Suisse ; tu fais l'origine du proverbe ; & si tu ne trouves moyen de renfler un peu le trésor royal , notre auguste Monarque , n'ayant plus cinq sols à donner par jour à chacun de ses cent cinquante mille soldats , d'après tes propres principes , il cessera d'être législateur suprême ; & loin de faire la loi , j'ai grande peur qu'il ne la reçoive. Ah ! mon amour , que n'as-tu , pour attirer l'argent dans les coffres de Sa Majesté , le talent que tu avois pour le dissiper ? Voilà le secret qu'il te faudroit pour rentrer dans le ministère ; il te réussiroit mieux que tous les tours de sou-

(1) Tambour-major des Gardes-Suisses , dont les épaules n'ont que trois pieds & demi de quarrure , mesure d'Allemagne.

plessé que tu emploies. Tu as imaginé
 qu'en battant du tambour, tu rallierois
 autour de toi cette multitude de nobles &
 d'ecclésiastiques qui pleurent le sacrifice
 forcé de leurs privilèges. Tu comptois sur
 la reconnoissance, ou du moins sur l'espé-
 rance avide de ces vils courtisans, de ces
 mendiants décorés que tu avois aumônés
 tant de fois de la substance du pauvre
 pour satisfaire leurs prodigalités & leur
 luxure. Tu pensois que cette classe inso-
 lente & rapace des traitans hausseroit en-
 core ses clameurs contre le fidele gardien
 de l'épargne publique, & qu'elle t'invo-
 queroit comme le réparateur des maux de
 l'Etat, sûre de pouvoir le dévorer libre-
 ment sous tes heureux auspices. Tu te
 flattois d'effrayer le Roi lui-même sur le
 danger de sa couronne; &, toujours in-

capable de réflexion , après lui avoir offert , au commencement de ta Lettre , de l'affermir sur sa tête , tu finis par lui proposer de devenir un *King* d'Angleterre. Va , mon cher amour , tu n'as fait que des gaucheries , c'est moi qui te le dis. Apprends que la raison commence à éclairer les Français de toute sa lumière , & que les nobles les plus encroûtés des préjugés de leur Ordre , rougiroient de défendre leurs vieilles injustices , & d'opposer la crasse de leurs parchemins à des vérités universellement reconnues. Apprends que ceux d'entr'eux qui ont le plus d'esprit & de probité , sont aussi les plus ardens à faire valoir la cause du peuple opprimé , & que c'est une marque de sottise que d'annoncer maintenant à la Cour des sentimens douteux sur ce qui nous reste de

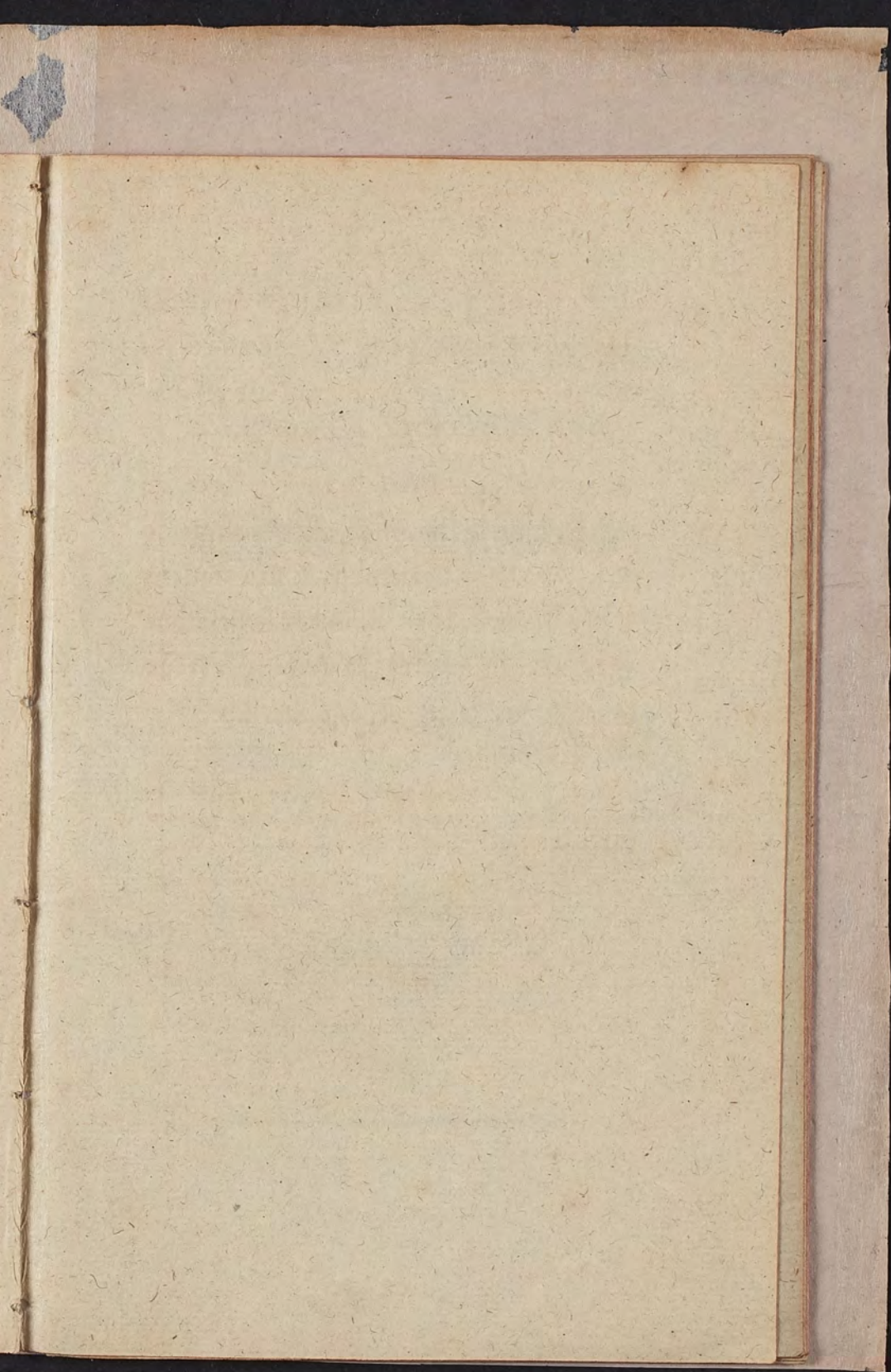
la barbarie féodale. Si je te nommois ceux qui se distinguent principalement par un vrai zele pour l'Etat, tu avouerois bientôt que tout l'esprit est dans ce parti. Cesses de vouloir épouvanter le Roi sur les dangers où l'on expose sa *toute-puissance*: il ne prétend plus l'exercer que sur le cœur de ses sujets, & il est bien assuré de régner pleinement, quand il régnera par la justice. Ne vas plus, caressant tous les partis, t'humilier devant chacun pour obtenir le pardon du passé, & n'essaies plus de donner de réticences pour de valables excuses. Tu es jugé depuis long-temps, & vainement tu en appelles à la postérité; c'est d'après les faits qu'elle prononce, & non d'après des écrits fugitifs & mensongers, qu'ils ne peuvent arriver jusqu'à elle. Sur-tout ne t'attaques plus à l'administra-

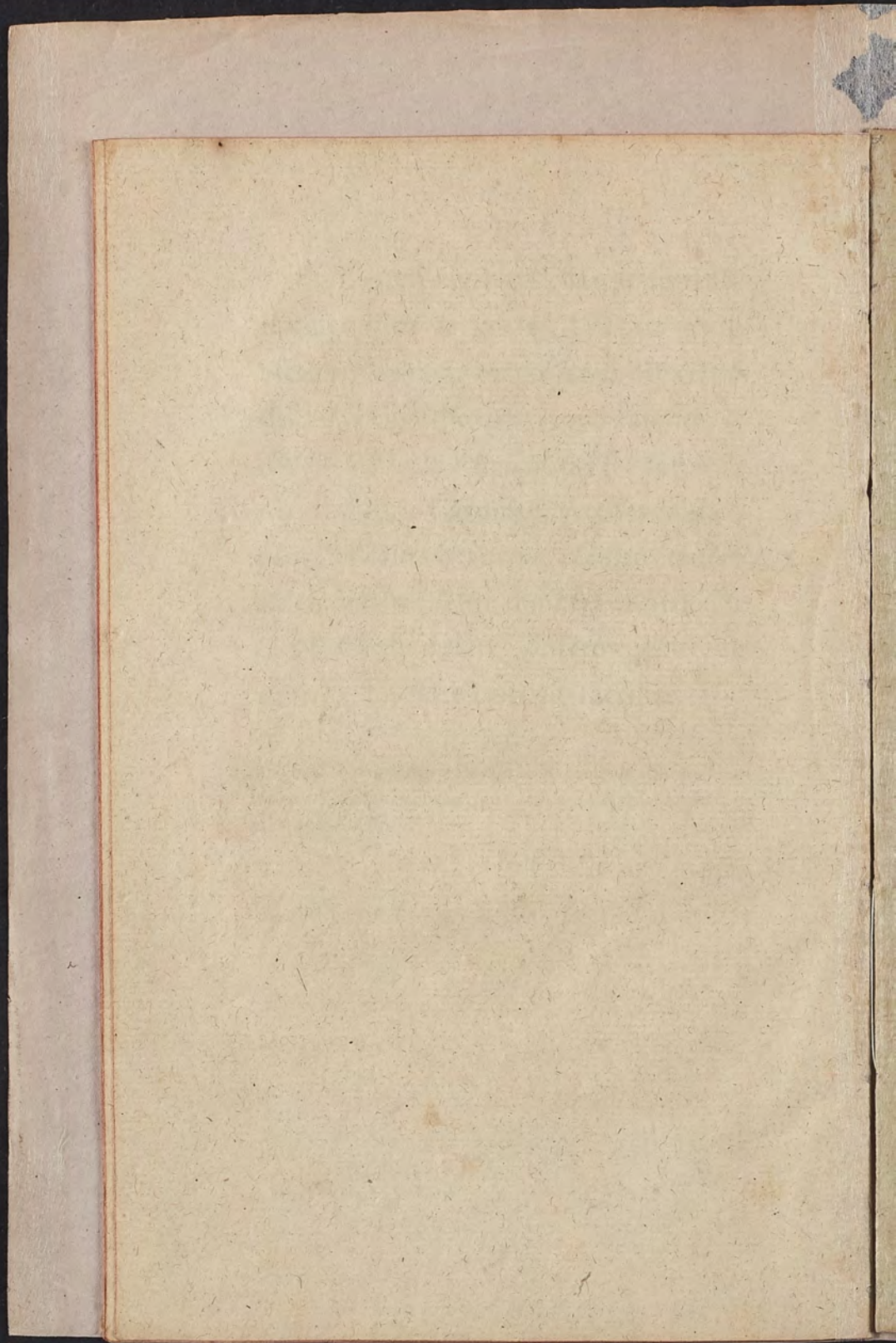
teur intègre qui, rappelé au timon de
 l'Etat par l'unanimité des suffrages, est
 devenu l'objet de toutes les espérances,
 après avoir été celui de tous les vœux : ne
 cherches plus à l'envelopper de tes sophis-
 mes, il s'en débarrassera toujours avec
 l'arme tranchante de la vérité ; abandon-
 nes, mon cher amour, un combat trop iné-
 gal : crois-moi, vouloir le terrasser par de
 si puérils efforts, c'est vouloir briser ta fa-
 meuse épée de verre contre la lance d'Ar-
 gail. Ne songes plus qu'à vivre tranquille
 dans le pays où tu as prudemment cherché
 un refuge, & perds tout espoir de retour
 au ministère. En prenant tout de bon cet
 amour de la retraite, auquel tu veux nous
 faire croire, tu seras plus heureux qu'en
 nourrissant d'impuissans desirs. Eh quoi !
 n'as-tu pas placé dans les fonds d'Angle-

terre le capital de dix mille livres sterling
de rente, sans compter ce qui te reste ?
Tu les as sans doute mieux aimés-là que
sur l'hôtel-de-ville de Paris ; je ne t'en
blâme pas. Mais enfin avec dix mille livres
sterling par an on peut vivre, sans même
avoir *l'attitude de la pénurie*. Je ne jouis
peut-être pas d'autant, moi, qui n'ai pas
gâté mes affaires, graces à ton bon cœur.
Rappelle-toi qu'en arrivant au Contrô-
lé-général, tu n'avois que des dettes ; qu'elles
ont été presqu'aussi-tôt acquittées, & que
tant que tu as été en place tu as fait une
dépenſe en vérité fort *honnête*. Si en te
retirant tu eus laiffé le trésor royal aussi
garni que ta bourse, on auroit peu de
reproches à te faire. Adieu, mon cher
amour, profites de mes conseils, & que
les beautés de *Covent-garden* ne te fassent
pas oublier ta fidele V. LEBRUN.

P. S. Mon mari me charge de te demander si tu as porté à Londres ces tableaux que tu avois exposés aux deux côtés de la cheminée de ton second cabinet, & devant lesquels l'Arétin eut été forcé de rougir ? M. le Cardinal, Archevêque de Sens, les desire beaucoup, & si tu consens à t'en défaire, il en donnera le prix que tu voudras y mettre : il seroit généreux à toi de lui faire ce petit sacrifice.

Nota. Nous avons en main la Réponse de M. de Ca-
lonne à Madame Lebrun, en date du 24 Avril, actuelle-
ment sous Presse.





35.
R É P O N S E
DE M. DE CALONNE;
A LA DERNIERE LETTRE
D E
MADAME LEBRUN,

Publiée par M. l'Abbé de Calonne, &
se trouve chez Laurent, Libraire.

*Distribuée par les Associés de ces deux
Messieurs, qui, sans contredit, sont
bien appareillés.*



1 7 8 9.

Nota. On trouvera à la fin de cette
Lettre, la Notice des Ouvrages du
scientifique Abbé.

(3)

R É P O N S E
DE M. DE CALONNE,
A LA DERNIERE LETTRE
D E
M A D A M E L E B R U N.

De Pendshill, ce 24 Avril 1789.

J'AI reçu ta Lettre, mon cher bijou ;
& j'avais à-peu-près résolu de n'y pas
répondre ; mais il le faut, & tout m'y
oblige : non parce que la tendresse m'y
engage, mais parce que je regarde ta
charmante missive comme un acte de
dérision. Tu conviendras qu'il n'est
guères possible d'en douter ; tu me
roues, suivant l'expression des *Mirliflors*
qui t'entourent, & qui, probablement
t'ongâtée. . . . Ah ! ne prends pas d'hu-

meur sur ce que j'écris ; je n'y mets pas de méchanceté , je n'en ai jamais eu , & ma simplicité , que tu as grand soin d'afficher dans ta Lettre , me met à l'abri de tout reproche de cette nature.

Sais-tu bien , mon cher cœur , que je t'ai toujours prodigieusement aimé , & qu'en bonne conscience tu ne le méritais guères ? car mon cœur était de la partie , & ce que tu mettais en parallèle n'était qu'un vil intérêt ; tu en conviendras , puisque tu m'as toujours trompé. J'ai donné là dedans comme un sot ; nous autres hommes nous sommes si bêtes , quand nous nous laissons prendre aux filets que vous tenez avec tant d'art.

Quoi qu'il en soit , mon ange , je ne t'en veux pas ; c'est ton métier que tu faisais , & je faisais le mien , en te fournissant le riche superflu qui t'a décorée aux dépens des deniers Royaux. Je puisais à pleines mains dans la caisse ,

& abondamment fournie , de la pluie d'or. Nouvelle Danaë ! tu l'as reçu avec une complaisance dont je te saurai toujours un gré infini !

Pendant le tems de mon administration , le Français se plaignait ; je conviens qu'il n'avoit pas grand tort , il était à-peu-près instruit de mes malversations. Je m'en riais ; la faveur où j'étais me mettais à couvert : je t'ai introduit près du Trône , & tu fais qu'entre nous , tu en as bien profité. Les arts que tu cultives , ne t'ont pas produits de grandes ressources ; j'ai faisi le bon moment , je l'ai employé à ton avantage , & je vois , avec peine , ton ingratitude.

Tu n'étais cependant pas la seule beauté qui complétait la somme de mes plaisirs : je pouvois en avoir , j'étais riche , & les débris qui m'en sont restés , me fournissent encore une opulence assez passable ; mais veux-tu que je te

dise, les biens que je possède, je les regarde comme des f...aises sans le contentement du cœur : aussi mon but a-t-il toujours été de le rencontrer; tu m'en as fait appercevoir l'ombre, & je t'ai au moins cette obligation. Mais tu ne fais pas reconnaître assez grandement le prix de préférence que je t'ai donné; elle était cependant de nature à ne pas être oubliée. Je vais entrer dans le détail de ce que j'ai fait pour toi, non pour t'adresser des reproches, mais au moins pour me disculper de ceux que tu me donnes.

En entrant au Contrôle, sur le seuil de la porte, mes premières pensées furent pour toi, & je te consacrai, dès-lors, toutes les opérations de mon administration; aussi ai-je singulièrement bien opéré en ta faveur. Le Peuple en a pu souffrir, mais au fait, tout cela ne ferait rien si tu ne paraissais pas m'accuser des torts réels dont tu es l'unique cause.

Graces à moi , tu présides aux lumières des Habirans de Paris ; c'est une des faveurs (1) de celle qui , par ses ineffables bontés , voulut bien t'assurer une subsistance que tu étais en risque de perdre.

Je ne me suis point borné à cet acte illégitime que rien ne pouvoit autoriser ; c'est par d'immenses largesses que j'ai cherché à cimenter notre union ; je t'en ai accablée , & tu m'en récompense en moralisant , & en me prêtant des ridicules. Voilà mon tort ; c'est de t'avoir placé trop près de la grandeur. Accou-

(1) Tu fais bien , mon très-cher cœur , que c'est par mon intercession que tu as une pension assez considérable sur la lune. Au tems jadis les reverbères éclairaient la totalité de la nuit ; mais tes douze mille livres annuelles s'y opposent ; le Public en est moins éclairé , mais au moins cela fournit quelque chose à dire à MM. les Rédacteurs du Journal utile & savant de Paris.

tumée aux Courtifans, tu adopte leurs mœurs; & raisonnant, comme eux, de ma disgrâce, tu veux détruire & abimer l'idole aux pieds de laquelle tu te prostermais lorsqu'elle était en faveur.

Je ne suis nullement abusé par tes expressions; un homme réellement épris pourrait y croire; mais quant à moi, je n'en suis pas la dupe, & j'y démêle tes vrais sentimens. A Paris, au comble des richesses, j'étais ton Dieu, ton Ange; à Londres, je ne suis plus que *ton cher amour*, ou plutôt je ne suis rien pour toi: tel a toujours été le caractère des Femmes qui te ressembtent: les absens ont toujours eu de grands torts avec elles.

Je veux attaquer ton cœur & tes sens jusques dans leurs derniers retranchemens. Comment est-il possible que tu ayes perdu la mémoire des sacrifices en tous genres que j'ai présenté sur tes Autels? Au physique & au moral, je m'énervais

m'énervais pour te plaire ; j'étais un Hercule , & tu ne disconviendras pas qu'il ne faille l'être pour réussir auprès de toi , & ces libations étaient toujours suivies de nouveaux bienfaits.

Il t'en faut un peu plus qu'aux autres , au moins , cher cœur , & c'est en cela que je conçois moins votre sexe & notre faiblesse : nous sommes des merveilles entre vos bras , nous y épuisons nos forces , & toutes les ressources du libertinage ; postures charmantes , attitudes voluptueuses , propos polissons , rien n'est épargné par nous ; nous suppléons même à ce qui nous est indiqué par la sage nature , par un contraste qui t'a vingt fois paru plaisant , mais dont je n'ai , malgré toute ma fermeté , & la sainteté de mes principes , fait usage qu'avec dégoût & uniquement pour te complaire.

Mollement couchée sur ce sofa de satin noir , qui , de tous les meubles

galans qui forment ta collection , est sûrement celui que tu préfères , & où tu as le plus signalé d'exploits ; quand , dis-je , d'un œil extasié , j'y examinai la beauté de tes formes , la richesse de tes contours , & le parfait de l'opposition des deux couleurs ; & sur-tout ce taillis charmant qui décore le sanctuaire où je n'ai pénétré qu'à force d'or , tu me jurais alors un amour éternel. Ah ! méchante , j'y croyais ! imbécille ! c'était le langage de la perfidie ; & sans l'éloquence de mes phrases financières , qu'il n'est guères permis qu'à un Contrôleur-Général d'employer , m'aurais-tu aimé ! Oh ! non , j'en suis bien convaincu.

Tu me rejettes maintenant ; & la bonhomie de ta Lettre , je te le dis encore , ne me séduit pas ; tu te ranges du parti de mes ennemis , & tes observations injurieuses me prouvent ton caractère ; il est conforme à celui de nos Catins du siècle. Oui , tu es de la trempe de nos Républicains des douze

Cantons, qui disent aux Puissances qui les font marcher : *Point d'argent, point de Suisse* ; & vous , *point d'or, point de Femmes*.

O tendres femelles , à qui j'adressais en France mes hommages , & le fruit des larcins que j'y commettrais ! au moins m'avez-vous été plus fidelle , divine de Chabannes ! Combien je suis sensible à la reconnaissance que vous m'avez prouvée ! elle est extrême , & j'en suis d'autant plus flatté , que je n'avais pas trop droit d'y compter.

Calonne, humilié sous le poids de sa disgrâce , régnait encore dans votre cœur , & vous ne l'abandonnâtes pas à son infortune. Avec quelle satisfaction je rends ce témoignage public ! vous êtes la perle des Femmes ; aussi ne regretterai-je jamais mes dons : & si j'étais capable de rougir jamais d'avoir donné ce qui ne m'appartenait pas , d'avoir dépouillé le malheureux , d'avoir ruiné la France , forcé le Monarque à

recourir à des expédiens qui blessent la majesté du Trône, vous adouciriez mes remords, je vous montrerais; & la vue séduisante de mon excuse (1) enchanterait les cœurs & diminueroit mes torts, & je suis persuadé qu'on dirait, avec moi: quel autre, à sa place, n'eût pas été coupable!

Ai-je tort ou raison? Pour tort, je crois que c'est impossible; pour raison, je ne saurais en douter; & si je suis contrarié dans mon opinion, ce ne sera sûrement que par quelques petits esprits enrichis de la manie du patriotisme, qui ne connaissent pas comme moi le doux plaisir d'enrichir la beauté complaisante, sur ce aux dépens des autres.

(1) Voilà pourtant comme tous ces Messieurs pensent; ils portent dans les places qu'ils occupent l'égoïsme le plus révoltant; & je cite à cet égard, M. d'Ormesson, qui, débusqué du Contrôle, dit: *C'est dommage, mes affaires étaient faites; j'allais m'occuper de celles du Peuple.*

En avançant cette maxime, je sens bien que c'est te condamner; car enfin, conviens-en, Bijou, ce n'est que pendant un tems, & je me le rappelle avec délices, que j'ai eu à me louer de ta complaisance, elle a cessé au moment de ma fuite obligée, & tu n'as pas eu celle de t'exposer aux accidens, en franchissant les mers pour venir me consoler à Londres, du chagrin de ton absence.

Que d'instans heureux, pourtant, cette complaisance, qui n'existe plus, m'a-t-elle fait passer, dans ceux où le souvenir les retrace à mon imagination! oh! alors je renonce au dessein que j'ai formé de t'oublier à jamais, & je ne le pourrais pas. Que tu es ingénieuse & caressante, & combien tu as profité des images que l'art que tu pratiques a offert à tes yeux! Je n'y puis penser sans frémir de plaisir, sans convenir du pouvoir de tes charmes, & sans excuser en partie ton avarice.

Je t'aime encore, ma Poulette: oui, je t'aime, toute fautive, toute perfide,

toute inconstante que je te soupçonne, & tu auras peut-être la bonne-foi d'en convenir. C'est une si belle chose que de rendre justice à la vérité.

En parlant de vérité, que nous ne connaissons tous deux que superficiellement, j'espère cependant qu'en voilà une bien constante, mais je te la dois en raison du passé ; pourquoi nous parer aux yeux l'un de l'autre, d'un vêtement dérobé ?

Ta lettre, montée sur un ton de politique admirable, m'a causé quelque étonnement, & il est fondé. Quoi ! parmi les réflexions que tu m'engages à faire, sur ce que tu appelles les *gaucheries* de mon Administration, réflexions assez sages, que je n'approuverais point à Paris, & que ma défunte autorité aurait bien su réprimer, mais qu'au fait, la raison me fait approuver à Londres, tu as eu l'imprudence d'insérer mes libéralités & le ridicule apparat que je faisais de ma gloire & de ma fortune ! tu devais taire ces circon-

rances qui ne te font pas plus d'honneur qu'à moi; elles échauffent ma bile en ce moment, & puisque tu n'as pas rougi de commencer l'attaque, sans rancune, je vais la continuer; nous verrons qui des deux couvrira l'autre de confusion. Je suis dans un pays où le préjugé n'a jamais régné, où la honte est inconnue, & j'ai laissé le peu que j'en avais au port de Calais, avec la ferme intention de ne jamais la reprendre: tu n'en asguères plus que moi, je le fais; mais de plus fortes raisons doivent t'engager à en afficher l'apparence, t'arracher le voile qui te couvre, faire un peu rire à tes dépens. Le trait n'est pas des plus galans, mais ma foi, bien attaqué, bien défendu, tu me persiffles. Eh-bien, je veux te prouver que la vapeur du *Charbon ne me monte pas à la tête*, & qu'elle, ainsi que mon langage ne sont pas aussi rembrunis que tu te l'imagines.

A Paris, comme à Londres; à la Grève,

comme à *Tyburn* (1), non-seulement on fait périr les voleurs, mais encore ceux qui y ont participé, soit en aidant les auteurs du vol, ou en recélant les larcins. Je l'ai échappé belle, j'en conviens, & un bout de corde aurait sans-doute dû me débarrasser du reste des hommes qui se seraient bien passés de ma connaissance, mais qu'elle devrait être ta destinée? à toi, ô compagne chérie de mon existence! tu devais au moins partager avec moi les vœux qui se formaient pour que je souffre ce trépas glorieux, & lorsque la populace, enragée, suspendait à la potence le tableau de mon effigie, sois assez véridique pour convenir qu'au fond de ton cœur, tu étais jalouse que ton charmant portrait n'en soit pas le pendant. Compagne de ma gloire, ne pas assister au triomphe, quelle injustice de la

(1) Lieu désigné pour l'exécution des malheureux. Puisse Calonne, & les coquins qui lui ressemblent, y trouver leur sépulture!

part de ceux qui en dressèrent la cérémonie.

Tu te vantes avec un orgueil que presque toutes les jolies femmes de ton espèce ont en grande provision, du *bois de Rose* que j'ai brûlé dans ta cheminée, & de la grandeur que je mettais à allumer tes bougies avec des billers de Caisse-d'Escompte. Je conviens de ces sacrifices, & il est fort aisé d'en faire de pareils, quand on est le dépositaire infidèle des deniers de la Nation.

Il n'y aurait encore qu'à rire, si je me fusse borné à ces bagatelles. Qui n'en ferait pas autant, chéri, baisé, caressé par une jolie femme, & caressé, Dieu fait?.....

Ce n'était donc à-peu-près rien, que ces légères offrandes; ta divinité en exigeoit de plus fortes, & la noblesse de mes procédés, cette noblesse qui m'est si naturelle, l'élévation de mon âme n'a pu s'y refuser. Tiens, ma toute aimable, tu as bien tort de raisonner ainsi que tu le fais

sur ma conduite; car j'ose te protester, que dans ces momens si chers, pour un regard, pour satisfaire une seule de ces agréables fantaisies auxquelles tu t'es si souvent prêtée, je n'y aurais pas regardé, & t'aurais volontiers donné les Trésors de la France.

Revenons-donc à nos moutons, & permets-moi du moins, de faire l'éloge de ma magnificence; il te rendra l'objet de l'admiration des Français, & engagera, j'en suis sûr, l'opulent voluptueux, à augmenter ta fortune; il n'en est pas de moyen plus sûr, rien n'est tel que d'être à la mode, & je t'y ai mis.

Quelle délicatesse dans ma manière de répandre à pleines mains, des Trésors dont je privais l'Etat, & dont il avait si grand besoin. Je m'en défaisais héroïquement; ce n'était qu'avec peine, & pour cimenter ta faveur, que je consentais aux autres sacrifices; & je regrettais cette profusion, j'en reconnaissais l'injustice; mais elle autorisait celle que je com-

mettais pour toi , & démentait toutes les accusations.

En voulant toujours venir au fait , je bavarde de plus en plus ; c'est mon faible , & j'aime à m'entretenir avec toi , puisque je ne peux plus en jouir. Tu voudras bien donc , me pardonner mes dissertations ; elles doivent t'ennuyer , toi qui n'aime que le papillonnage , & je ne désespère pas , au cas que tu m'écrives , de t'entendre dire : sois toujours charmant , généreux ; mais ne raisonne pas.

Je ne raisonnerai donc plus qu'un moment pour te convaincre , au moins , que si j'ai des torts avec la Nation , ce n'était pas toi qui devais les dévoiler ; ils sont communs entre nous , & le plus grand profit n'est pas de mon côté.

J'en reviens à cette action ignorée , qui me rendit magnifique à tes yeux , & me donna l'immortelle réputation d'un *Crésus* peu commun.

M'y voici , conserves précieusement ce détail , & ne crains pas de le communi-

quer; il convaincra du moins les bons Parisiens, que c'est bien méchamment qu'on m'accuse d'avoir fui & transporté dans un climat étranger, les richesses confiées à ma rigide Administration; on a d'autant plus de tort, que je t'en ai laissé la plus précieuse partie.

Tu aimes singulièrement les Pistaches, tu as raison, elles font d'un merveilleux secours pour les tempéramens délabrés; mais aimable friponne, c'est l'enveloppe qui te charmait (1): aussi ne les ai-je pas épargnées. Rends-moi cette justice, tu me la dois. Tu affectais le désintéressement; mais il n'était que pour la forme, & ces dragées, enveloppées d'un papier

(1) Les Pistaches à la Calonne, seront sûrement du goût de toutes les Courtisanes: il y en avait cent toutes enveloppées séparément dans des Billets de Caisse d'Escompe, titrés de Billets noir. Le Trésor royal est vuide, mais quelques anecdotes de ce genre réitérées, nous mettront bientôt dans le cas de nous voler les uns les autres.

de cette espèce, t'ont sûrement causées plus de satisfaction que celles incluses dans les préambules de feu *Keisser*, *Quettand* & *Audouffet*, dont la nécessité t'a contrainte de te servir.

Si je me suis arrêté sur cette circonstance, ce n'est pas dans la vue de te nuire, j'en suis incapable, & ce n'est que par forme de conversation; mais tu m'as piqué, & en bonne conscience, je te dois une revanche. Gardes tes conseils; ils ne font pas de nature, à ce que j'en fasse usage; aime-moi, si ce rare effort en est ta puissance; moi, je t'aimerai toujours, je me rappellerai sans cesse, les momens qu'ele plaisir que tu m'as procuré, m'a empêché de donner aux affaires publiques ou aux nôtres, & je serai pour la vie, ton ami le plus tendre.

DE CALONNE.

P. S. Ton mari est en vérité d'un bon fel, de me demander la privation de mes charmans tableaux, pour M. le Cardi-

nal , Archevêque de Sens ; ne t'ai-je pas dit cent fois , combien j'y tenais , & ma séparation forcée d'avec toi , me les rend encore plus chers ; ils jettent en mon cœur de tendres souvenirs , & malgré l'ironie que tu employes en les désignant , je ne les chéris qu'autant qu'ils me retracent & faiblement ce que nous-mêmes avons tant de fois exécuté.

Cesse donc d'en former la demande ; c'est Lebrun , c'est Calonne qui sont peints au nature : tu peux dire à ton benin mari , les motifs de mon refus.

A propos , un mot , mon cœur ; dis-moi , mais sans feinte , comment tout se passe au grand séjour ? *le haria* paraît-il se dissiper ? au fond , j'en ferais bien aise ; ce n'est jamais le desir de contribuer à la calamité qui m'a guidé ; je n'aimais , au fait , que l'argent , & quand j'en avais , & beaucoup , je souhaitais que tous les autres fussent heureux. Et les J.... de P.... , & les D.... les vois-tu toujours ? Je n'en doute pas , puisque de mon tems , je

n'ai pas pu t'en empêcher , j'en étais singulièrement jaloux. Mais il fallait te passer cette fantaisie , tout en la satisfaisant : elle t'a furieusement exposée au grand jour (1).

Si tes sublimes occupations te permettent de m'écrire , fais-le , je t'en supplie ; cela m'amusera d'autant : & pour dernier conseil , puisque le Cardinal , Archevêque de Sens , recherche avec tant d'ardeur , la possession de mes peintures , & que je ne veux pas absolument les céder , offre-toi naturellement à lui en produire les originaux : tu as des ressources infinies dans ce genre , de la mémoire , de la lubricité , son argent lui rapportera d'avantage. Mille baisers , mon très-cher cœur.

D. C.

De la Cité de Londres , le Mai , 1789.

(1) Or devinez , si vous le pouvez ; moi , je me tais.

N O T I C E

Des Ouvrages publiés par l'Abbé de Calonne, distribués par Laurent, exposés sur toutes les montres des Libraires, vendus à perte, lus sans attention, oubliés sur-le-champ, & dont le peu de succès ne décourage cependant pas les plumes infatigables, qui les ont mis au jour.

Ces Ouvrages, se trouvent chez le fameux Libraire du fugitif Calonne, & ont pour titre :
1.^o *La Lettre amicale, ma Confession, le Correctif, mon Secret, le Disciple de Montesquiou*, le reste ne vaut pas la peine d'être nommé.

